Zeitschrift: Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde

Band: 18 (1914)

Artikel: Joseph Reichlen et la Gruyère illustrée

Autor: Schorderet, Auguste

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-111649

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Ein Matzenlied. In einem Verhörprotokoll vom 14. Juni 1514 des Bürgerarchivs Sitten (Lade 104 Nr. 94 Blatt 13v) ist von „carmina rigmatica vernacula" die Rede, die Petrus Ambiel, ein Dienstmann des Bischofs von Sitten, im Auftrage der Matzengenossen (societas matzie) verfasste, als jene im Jahre 1511 (?) nach Turtmann hinabstiegen. Als er sie noch besonders fragte, was er in diesem Liede behandeln solle, da sagten sie ihm, er solle in Verse bringen, wie die Matze Gerechtigkeit heische (ut versificaret qualiter mazia justiciam peteret). So verfertigte er in Folge dieses Auftrages ein Gedicht, das folgendermassen beginnt:

Ich bin ein alter, griser man
Und sûch das recht, den gemeinen man,
Des ich bin lang gewesen ân,
Des bin ich worden ein armer man.

Die übrigen Strophen, die noch vorhanden waren, sind in diesem Protokoll leider nicht mitgeteilt. Der Zeuge (sed et alia plura eadem zedula continent, quorum non est ad presens memor) diktierte nur diese Strophe, und der Priester Lucas Lupus schrieb sie auf. Als sie ein neues Matzenbild (vir silvester) geschnitzt hatten, da wollten sie dazu auch ein neues Gedicht von demselben Dichter, Peter Ambiel, und zwar stellten sie ihm hiezu das Thema:

1. quod citati, cum jus invocassent, assequi non possent (dass die vor Gericht Geladenen dort kein Recht erlangen können),
2. quod argentifodia exhausta ceteri et patriote nil inde haberent (dass die Silberbergwerke erschöpft seien, weshalb die Landleute nichts mehr draus bekämen),
3. quod multa eis promissa non servarentur (dass viele Versprechungen ihnen nicht gehalten würden).

Trotz anfänglichen Widerstrebens gab er nach und entwarf auch ein solches Gedicht, brachte es nach Brig zu Hans Dietzig (einem heftigen Gegner Schiners) und zeigte es auch Georg Supersax, verbrannte es aber hernach wieder.

Man sieht daraus, dass beim Herumtragen des Matzenbildes zu Zeiten des Aufruhrs auch gereimte deutsche Lieder gesungen wurden, die sich auf die Ursache der Volksbewegung bezogen, wovon aber nichts erhalten scheint.

Über die Matze vgl. meinen Artikel im „Anzeiger für Schweiz. Altertumskunde" N. F. 12,4. (1911), und Hoffmann-Krayer im „Schweiz. Archiv für Volkskunde" 16, 53-55 (1912).

Freiburg (Schweiz). A. Büchi.

Joseph Reichlen et la Gruyère Illustrée.

Le 9 août 1913, Joseph Reichlen, le peintre modeste et probe, artiste plein de foi, le patient et tranquille folkloriste, s'éteignait doucement sur un lit de clinique, après une longue et pénible maladie. Et, tandis que la mort faisait son oeuvre, le dernier ouvrage de Reichlen, ce VIIIe fascicule de *La Gruyère Illustrée*, ces „Chansons et Rondes du Canton de Fribourg, 2e Partie", était sous presse, pour paraître à la fin de cette année 1913, où il vient raviver en notre mémoire le souvenir de cet ami sincère et loyal, de cet artiste vrai que nous avons connu et aimé.

Joseph Reichlen était un homme de tradition: il aimait son pays natal, la Gruyère aux montagnes vertes couronnées de sapins noirs et de rochers sombres, il aimait son passé riant, ses coutumes antiques et ses mœurs frustes, il en connaissait maint détail et il se plaisait à l'étudier, à collectionner les documents de la vie nationale et à conformer son esprit à l'âme du pays. Peintre — et peintre de talent — il fut, avant tout, un peintre régionaliste et surtout traditionnaliste: la Gruyère a la meilleure part en son oeuvre, et il la représente telle qu'il la voyait, avec amour et sincérité. Les mêmes caractères de fidélité probe se retrouvent en ses portraits; et il serait facile en étudiant les toiles nombreuses qu'il a laissées, d'esquisser, par ses oeuvres, les traits essentiels de son âme. Mais ce n'est point là mon sujet, et si je parle ici du peintre, c'est qu'il est impossible de consacrer quelques lignes à Joseph Reichlen sans souligner ce que fut sa carrière d'artiste.

Elève de Cabanel, dont il a conservé toute sa vie l'amour du coloris et de la belle tenue, Reichlen fut un artiste pur, d'une sincérité saine et d'une conception claire. Il peignait comme il voyait, comme il sentait; et parce qu'en lui battait un coeur simple et droit, sa peinture s'est heureusement gardée de toutes les influences d'écoles, de toutes les élucubrations modernes qui sévissent si malencontreusement dans notre pays et qui ne servent, en réalité, qu'à déguiser la pauvreté du talent.

Son caractère franc transparaissait dans ses toiles, et cet ami des traditions, des jolies choses de la vie nationale, est resté toujours dans une sage mesure traditionnelle, avec quelque chose de vivant et de tendre. Ses portraits sont consciencieux et fidèles; ses paysage sont riants . . . et comme la plus belle part de ses oeuvres sont fribourgeoises et gruériennes, tout son amour du pays, toute sa sollicitude pour la beauté fribourgeoise, les pénêtrent et en rehaussent la valeur. Bien que très occupé par ses fonctions de professeur de dessin au Collège de Fribourg — poste qu'il remplit de 1890 jusqu'à sa mort — Reichlen a produit beaucoup: dessins, tableaux de tous genres, son oeuvre est considérable et toujours égale, quelque préférence qu'on puisse donner à telle ou telle de ses toiles.

A coté de ce labeur incessant, Reichlen a poursuivi une tâche plus modeste mais non moins méritoire: la patiente étude de la vie gruérienne, du folklore fribourgeois, et, en particulier, des chansons fribourgeoises. Son goût pour les traditions populaires se manifesta dès ses jeunes années, et déjà vers 1869, alors qu'il était maître de dessin à l'Ecole normale d'Hauterive, il risqua seul, avec un courage persévérant, la publication d'une petite revue autographiée „*Le Chamois*“ qui contient une foule d'articles intéressants et qui est maintenant aussi rare que recherchée.

Plus tard, après un assez long séjour à l'étranger (de 1872 à 1884, il travaille à Stuttgart, puis à Paris et à Rome) Reichlen reprend les travaux qui lui sont chers et publie d'abord *l'Album fribourgeois* et *Le Fribourg pittoresque,* puis il commence l'important ouvrage de *La Grugère Illustrée,* qui restera l'un des plus purs de ses titres de gloire.

De *l'Album fribourgeois* et du *Fribourg pittoresque,* je ne parlerai pas: le premier est consacré à des portraits, le second, à des paysages du pays fribourgeois; ces deux excellents ouvrages rentrent dans l'oeuvre picturale de Reichlen, et ce n'est point sous cette face qu'il convient ici d'envisager cet artiste.

Avec *La Gruyère Illustrée,* bien que son crayon habile et sincère y eût sa part, Reichlen s'est révélé l'ami des traditions populaires, le folkloriste qu'il était dans l'âme, et ce grand ouvrage lui donne une place à part dans la vie fribourgeoise, comme aussi dans cette Société des Traditions populaires, dont il a été l'un des membres les plus influents et des plus actifs.

La *Gruyère Illustrée,* c'est un acte d'amour national, c'est une contribution à l'étude du pays gruérien, c'est plus et mieux qu'un ouvrage scientifique, c'est une sauvegarde du passé qui se perd!

„Ne laissons pas, disait Reichlen en sa première préface de *La Gruyère Illustrée,* tomber dans l'oubli les oeuvres des temps passés; elles sont comme un écho de tout ce qui faisait partie de la vie de nos aïeux. A ce seul titre déjà, nous devons les aimer et les conserver . . ."

C'est là tout son programme, le but de cette publication et aussi, un peu, la cause de sa variété. Reichlen a conçu sa *Gruyère Illustrée* sans se tracer un plan déterminé; son intention n'est pas absolument scientifique, elle est simplement patriotique. Aussi bien, les premiers fascicules peuvent-ils paraître un peu incohérents: nous y trouvons, accompagnant la chanson du *„Pauvre Jaques"*, une notice archéologique sur les premiers habitants de la Gruyère, une autre, sur des sculptures antiques découvertes à Botterens, puis une biographie et quelques poésies de Pierre Sciobéret, le conteur gruérien, puis encore, la légende du moine des Hautes-Combes, suivant une vibrante évocation de l'incendie du village d'Albeuve. Le IIe fascicule se présente sous le même aspect: c'est un article intitulé: *Les Romains dans la Gruyère*, une biographie du doyen Chenaux, le spirituel et savant curé de Vuadens, des descriptions de Charmey, de l'Evi, etc. encadrant la jolie chanson de *La Tresseuse* (Paroles de Bornet, musique de J. Vogt).

Avec la troisième livraison, la publication prend un caractère plus définitif en même temps qu'une ordonnance meilleure. Celle-ci est consacrée tout entière aux poésies patoises de Louis Bornet, de jolies perles gruériennes naïves et fraîches comme l'âme du pays. Il y a là tout un florilège de fabliaux rapides, de poésies fugitives, enjouées et spirituelles, accompagnant ce beau poème des *Tsevreis* (les chevriers) dont la *chanson de Pierre*, mise en musique par Jaques Vogt, est restée célèbre en pays fribourgeois, et cet autre poème consacré à la Haute-Gruyère *(Intyamon)* qui est un hymne à la patrie au souffle élevé et puissant, mêlé de cette poésie narquoise et joyeuse, propre au Gruérien.

Cet ouvrage marque dans l'oeuvre de Reichlen une étape décisive; dès ce moment, il entreprend cette sorte d'anthologie gruérienne et fribourgeoise que vont continuer et développer ses fascicules prochains, consacrés aux Chansons du pays et aux poètes du crû.

Les Poètes de la Gruyère, qui remplissent la VIe livraison de *La Gruyère Illustrée* (1898) ne sont, pour la plupart, que fort peu connus du grand public. Les noms de Hubert Charles, Nicolas Glasson, Auguste Majeux, Louis Bornet, etc. n'ont guère franchi les frontières du canton de Fribourg, et peut être, à l'heure où parut le recueil de Reichlen, étaient-ils plus ou moins oubliés des Fribourgeois eux-mêmes. Sciobéret survivait mieux, à cause de ses oeuvres romanesques, et M. Victor Tissot, si l'on ne pensait point à sa qualité de poète, est assez notoire pour qu'il n'ait pas eu besoin de figurer, seul contemporain, dans cette anthologie, où, d'ailleurs, sa place est bien légitime.

C'est donc une pléiade de poètes ignorés ou oubliés que Reichlen a tenté de faire connaître, ou, plutôt, de faire revivre. Et cette oeuvre, certes, était utile; elle était méritoire; elle était de bon patriotisme. Charles et Glasson, Majeux et Bornet, comme Sciobéret, étaient de ceux qui avaient vu naître et qui avaient patronné *l'Emulation,* la bonne petite revue littéraire fribourgeoise (1841-1846 et 1852-1856) dont l'historien Daguet a été le fondateur et dont il est resté l'âme. Ce sont des écrivains d'impulsion, d'occasion, plus que de métier — je mets à part Sciobéret, qui était un vrai tempérament littéraire — et leurs oeuvres sont, avant tout, spontanées bien plus qu'artistiques. Il n'y faut pas chercher davantage que l'expression de sentiments vrais et simples, et c'est sans doute ce qui a séduit Reichlen, qui avait une âme pareille, et ce qui l'a engagé à réunir ces poésies inégales et un peu disparates.

Mais Reichlen n'avait pas l'esprit éclectique; il n'a point choisi le meilleur: il a donné *tout* ce qu'il a pu recueillir, et c'est pourquoi cette anthologie assez volumineuse, à côté de purs joyaux poétiques, contient des pièces chevillées d'assez faible valeur. Ceci n'est pas une critique. Le recueil des *Poètes de la Gruyère* ne cherchait pas à mettre en valeur seulement des noms; l'intention de son auteur était surtout de sauver de l'oubli des oeuvres d'écrivains du terroir éparses un peu partout, çà et là, dans *l'Emulation*, dans des journaux de l'époque, manuscrits perdus dans des papiers de familles ou dans des archives de sociétés . . . et Reichlen a sauvé tout ce qu'il a pu trouver, se disant, non sans justesse, que les moindres choses ont leur importance, en matière de conservation d'art national.

Au surplus, les sujets de ces poésies étaient bien faits pour séduire Reichlen: à part quelques fables, quelques pièces plus personnelles, c'est la Gruyère, avec ses légendes, son histoire héroïque, sa vie fruste et ses coutumes jolies, qui sert de thème à nos poètes. C'est la patrie fribourgeoise qui est chantée, et ce recueil, par cela encore, devient un hymne patriotique sincère et profond. Dans la plupart de ces pièces, Reichlen a trouvé prétexte à des illustrations chères à son crayon, et les dessins dont il pare *Les Poètes de la Gruyère* sont tous de charmantes pages de la vie gruérienne. Voici le Château de Gruyères, se détachant sur la sombre silhouette de la Dent de Broc, et Bulle, et la Tour de Trême, et le Moléson à l'imposante grandeur, et les Gastlosen fièrement découpés; voici encore un intérieur de chalet, un faucheur, un vieil armailli, une tresseuse — Marie-la-Tresseuse, le type de la Gruérienne! — et de riantes fermes fribourgeoises, autant de petits tableaux charmants en leur sincérité et leur fraîcheur, et dont la grâce poétique dépasse souvent en émotion la poésie qu'ils doivent illustrer et en rehausse en tous cas la saveur.

L'anthologie des *Poètes* de la *Gruyère* a été une oeuvre de piété nationale plus encore qu'une oeuvre de conservation artistique, mais elle tendait, à la fois, à être l'une et l'autre, et, à ce titre, elle est doublement méritoire et suffirait à assurer à la mémoire de Reichlen la reconnaissance de ses compatriotes. Mais l'excellent artiste a fait bien mieux encore en réunissant, en recherchant patiemment nos vieilles chansons fribourgeoises, dont les refrains se perdaient en de vieilles mémoires; toutes ces coraules, ces complaintes et ces narquoises fantaisies où chante si bien l'âme gruérienne, il les a cherchées avec un soin jaloux, religieusement transcrites et livrées à l'intérêt de ses contemporains en troix beaux volumes illustrés de son crayon.

La première de ces livraisons, parue en 1894, comprend les fascicules 4 et 5 de *La Gruyère Illustrée.* Elle est consacrée plus particulièrement aux *chants et coraules de la Gruyère*, tandis que la deuxième, parue en 1903, et la troisième, qui sort de presse, recueillent les chansons et rondes de tout le canton. C'est une légère nuance: les chansons du 1er volume sont plus spéciales à la Gruyère, tandis que les autres ont été prises un peu partout en pays fribourgeois, mais l'esprit de ces chants est bien pareil, et vraiment on serait malavisé de vouloir faire une distinction par trop subtile.

Au surplus, Reichlen, en cet ouvrage encore, s'est gardé d'être trop éclectique; il a accueilli beaucoup de chansons d'origine nettement étrangère, mais, avec une loyauté charmante, il s'en excuse lui-même, en faisant remarquer très judicieusement que ces chansons, pour la plupart légèrement modifiées ou parfois tronquées, ont pris droit de cité en pays fribourgeois. Quoi qu'il en soit, la collection forme un tout harmonieux et charmant et il s'en dégage un savoureux parfum de notre terroir. C'est l'éloge le plus simple et le plus sincère qu'on puisse lui décerner!

Parmi ces chansons si diverses et si curieuses, au milieu desquelles trône en roi le célèbre „*Ranz des Vaches*", Reichlen a recueilli un certain nombre de vieilles *complaintes* à la fois intéressantes et évocatrices de traditions anciennes malheureusement disparues.

„Ces complaintes, contemporaines, dit Reichlen, des mystères du Moyen-âge, des moralités et des drames de la Passion, étaient des chants d'un caractère presque religieux, dont le refrain était repris à de certaines occasions, à de certaines fêtes traditionnelles."

C'est ainsi, par exemple que la *Légende de St. Antoine,* si originale en sa simplicité fruste, était le cantique obligé de la fête du pain bénit célébrée à Vuippens (et aussi à Grandvillard) jusqu'au commencement du XIXe siècle, le 17 janvier, avec un cérémonial traditionnel très poétique. Ce jour-là, à l'issue de la grand'messe, la plus vertueuse des filles de l'endroit, chargée du pain bénit — une miche dorée à point, recouverte d'un grand voile qui retombait jusqu'aux pieds de la porteuse — ouvrait la marche d'un imposant cortège auquel prenaient part toutes les notabilités du village, escortant St. Antoine en personne: un bambin d'une dizaine d'années vêtu comme un chevalier et conduit pompeusement par la main d'un respectable conseiller de paroisse. Et tout ce monde, accompagné par l'aigre musique de quelques ménétriers, chantait la complainte:

Approchez-vous tous, chrétiens,
Pour entendre l'histoire . . .
C'est de l'un des plus grands saints,
Nommé Saint Antoine!

La complainte de St. Nicolas et celle de Ste Catherine, que Reichlen transcrit dans son IIe volume (fasc. 7) étaient très populaires surtout dans l'enceinte de la vieille cité des Zaehringen. Elles étaient le refrain traditionnel des écoliers qui célébraient pompeusement les fêtes de ces saints, avec un sérieux et un esprit religieux dignes d'intérêt. Dans le même ordre d'idées sont encore les complaintes du *Bon Pourô* (le bon pauvre), *St. Hubert*, *St. Alexis*, et aussi le joli *Noël* par lequel Reichlen ouvre la dernière livraison de ses Chansons fribourgeoises.

Mais ces refrains sérieux sont en minorité: le caractère fribourgeois, bien qu'imprégné d'une native religiosité, est plutôt léger, un peu narquois. Dans le pays de Gruyère, notamment, la chanson satirique et la chanson à danser ont toujours été en grand honneur. Aussi bien, Reichlen a-t-il pu réunir une collection fort appréciable de *coraules,* de fines satires et de chansons de genre ou de marche, toutes très en rapport avec l'esprit du pays.

Voici d'abord les coraules, ces bonnes rondes d'autrefois, si poétiques en leur apparence folle, en leur incohérence et leur laisser-aller. C'est la ronde bien connue des *Filyè à Colin,* la *Vîlyè* (la vieille), *Intre Tserlin è Machin* (entre Echarlens et Marsens), *le Monnê dè la Chonna* (le meunier de la Sonnaz), *Tinke Madelon* (Voilà Madelon), etc. (fasc. V et VI) ou bien *Jaques de Courthion, A l'âge de 14 ans, Grand Dieu que je suis à mon aise... Trois jeunes filles ont tant dansé* (fasc. VII), *Filles du hameau, Rossignolet du bois,* etc. (fasc. VIII), autant de chansonnettes alertes que parfois on entend encore dans le brouhaha des *Bénichons* ou des jours de foire.

Plusieurs couplets fort originaux rappellent le „bon temps" des Comtes de Gruyère, dont le souvenir lointain, embrumé de poésie, reste vivace dans les mémoires gruériennes; d'autres raillent sans méchanceté le Prinche dè Chavouye (le prince de Savoie). Mais la meilleure partie des chansons patoises ont trait à la vie alpestre, aux travaux du chalet, aux légendes montagnardes ou aux montagnes elles-même. Voici: *Poï* et *la Poya* (l'alpage) — cette dernière toute moderne, due à la plume de M. Et. Fragnière — qui chantent l'alpage; *Le 20 dé mai,* qui célèbre la montée au chalet, *Lè j'armailli dou Paï bâ, Tsanthon di-j'armailli,* etc. Voici la burlesque légende *de Djan dè la Bollyetta,* le lutin montagnard, et les jolis refrains: *A Molejon,* qui ont une saveur toute particulière.

L'amour de la Gruyère éclate en bien des couplets plus ou moins patriotiques, ce sont: *Sur les montagnes de Gruyère,* que chantaient, en 1798, les volontaires gruériens marchant au secours de Bâle, *Moléson, Ma Gruyère, Lou paï dè Grévire:*

Din le paï dè Grévire
Li fâ bon demourâ
You hé, you hé....

Un certain nombre de ces chansons rappellent l'humeur guerrière de nos ancêtres; beaucoup prennent leur sujet dans le service étranger, ce même service qui a importé lui-même tant de couplets d'origine lointaine. C'est le *Chant de guerre fribourgeois, les Conscrits montagnards,* le *Déserteur,* le *Retour du soldat,* etc., etc.

D'autres couplets raillent les travers propres à chaque village, soulignent des ridicules ou donnent de jolis aperçus sur d'antiques coutumes: *Lè veladzo, A Farvagny, Le j'orgolya dè Bulo* (les orgueilleux de Bulle), *L'y è la Bénichon demindzo,* etc.

Ainsi, dans ces quelque deux cents chansons que Reichlen a sauvées de l'oubli, c'est presque toute la vie gruérienne, la vie fribourgeoise d'autrefois, qui passe comme dans un tableau enchanteur: les vieilles fêtes, si bonnes en leur naïveté, avec la foi robuste et simple et les cérémonies à la fois pompeuses et frustes, les bonnes veillées où l'on chantait en dansant, où se contaient les légendes antiques, où l'on remémorait gaîment les travaux de l'été, la bonne solitude de la vie au chalet, là haut, au bord des abîmes et tout

près du ciel bleu! Toute la vie heureuse et calme de jadis revient en mémoire, avec ses émotions pures, ses tristesses et ses joies: le départ des soldats engagés au service lointain, leur retour après le long exil, et les jolis mots d'amour des promises fidèles, et tout ce qui se disait, tout ce qui se pensait, au milieu du travail quotidien! Car ces vieilles chansons, dont plusieurs sont d'exquises mélodies encadrant des poêmes délicieux, ont une saveur étrangement évocatrice. Et c'est par quoi, surtout, elles séduisaient l'âme simple et patriote de Reichlen.

Il n'était pas, à vrai dire — je le répète — un collectionneur, un savant chercheur: il était, avant tout, un artiste et un sincère et fidèle Gruérien. Le passé de son Pays exaltait son enthousiasme, mais non point le passé glorieux que retracent les historiens, le vrai Passé, celui de la vie habituelle, le passé qui demeure en marge de l'histoire, celui des coutumes, des traditions, de la maison gruérienne! . . . Reichlen a rassemblé ces chansons comme il recueillait les vieux costumes fribourgeois, les jolis meubles antiques, aux sculptures ou aux dessins bizarres, les objets de ménage les plus simples, parce que tout cela parlait à son coeur de la vie familiale de jadis, parce qu'il y trouvait des souvenirs, comme un lointain parfum de coutumes et de traditions perdues, étouffées par l'esprit nouveau!

C'est tout cela que célèbre sa *Gruyère Illustrée,* et c'est pourquoi je ne suis pas loin de voir, en cet ouvrage de patience et d'amour, le plus beau et le plus noble de son oeuvre. Son nom restera peut-être dans les mémoires fribourgeoises à cause de son oeuvre picturale surtout: certaines de ses toiles sont de celles qui doivent demeurer et passer à la postérité. Mais il s'est acquis, à mon sens, un titre bien autrement précieux au souvenir ému de ses compatriotes, par cette oeuvre simple et grande en même temps que modeste et probe, de pieux évocateur du Passé gruérien.

Le gros public, qui oublie si facilemeut tout ce qui ne le touche pas de près, ignorera peut-être cette oeuvre; il gardera la mémoire de Reichlen artiste-peintre, à cause de ses belles toiles qui enrichissent nos musées; mais ceux qui, comme lui, se complaisent dans le souvenir de la vie d'autrefois, des traditions qui se perdent, des vieux refrains et de la poésie nationale, ceux-là lui garderont une profonde reconnaissance et une mémoire émue, à cause de cette oeuvre patriotique et sincère qu'est *La Gruyère Illustrée.*

Fribourg. Auguste Schorderet.